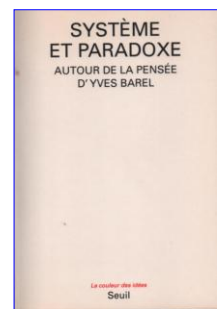


POURQUOI EXISTE-T-IL QUELQUE CHOSE PLUTOT QUE RIEN ?

Yves BAREL(1989)

« .. *La complexité, ... en attente de bricolage et de bricoleurs.* » : Sans doute est-ce cet extrait de la dernière phrase de la conférence qu'Yves Barel présenta initialement en avril 1989¹ que l'on doit l'attention que ce texte provoqua dès sa parution ? Plus encore peut-être que son titre emprunté à *la question fameuse* de G W Leibniz, toujours interpellante trois siècles après la parution des *'Principes de la nature et de la grâce fondés en raison'* (1714), c'est l'interprétation qu'en propose Yves Barel qui retient l'attention : « *S'il y a quelque chose, c'est qu'il y a de la complexité, donc du sens, ...* ». Le paradoxe de la compréhension dans l'incompréhensible, *'le jeu du sens'* ne va-t-il pas dès lors inciter à développer *'deux outils de bases extraordinairement puissants : le symbole et la métaphore'* ? ... *'La subtilité humaine déployée dans ce travail de bricolage n'est-elle pas prodigieuse ?'*

Yves Barel nous reprenait cet argument en concluant la dernière conférence qu'il donna à l'Université d'Aix en Provence sur le thème du Paradoxe de la Modélisation de la Complexité sous le titre *'Le système et le sens'*, en l'illustrant par l'image de *La Stratégie de la Godille*.



Note de présentation par JL Le Moigne, Mai 2015

*_*_*_*_*_*_*_*_*_*

*L'infiniment grand n'a pas de dehors, il s'appelle le grand Un ;
L'infiniment petit n'a pas de dedans, il s'appelle le petit Un.*

HOUËI CHE

I

Cette question fameuse a, en son temps, effectué un renversement de la curiosité philosophique permettant de rétablir un équilibre de l'étonnement : rien n'est évident, ni qu'il y eût quelque chose, ni qu'il n'y eût rien. Mais voici qu'aujourd'hui, dans la foulée, la même question peut nous servir à regrouper dans un discours unique nos interrogations sur la complexité et nos interrogations sur le sens. S'il y a quelque chose, c'est qu'il y a de la complexité, donc du sens, et s'il n'y a rien, comme tout est simple, d'une simplicité qui ne saurait faire sens ! A moins que ce ne soit exactement le contraire...

Jouons un instant, voulez-vous, avec l'image de la «soupe primordiale », cette bouillie physico-chimique où tout a commencé. Elle est la simplicité absolue, totale, l'hyper-simplicité. On n'y décèle aucune différence qui fasse sens, aucune structure, aucune ligne de force, aucun

¹. Ndlr. Ce texte d'Yves BAREL († 1990) a fait l'objet d'une communication à la première Rencontre du Programme Modélisation de la Complexité (alors en formation), à Aix-en-Provence, le 1^{er} juin 1989 (Programme mis en œuvre initialement par le Groupe de recherche en Adaptation, Systemique et Complexité Economique, GRASCE, URA CNRS 934 – Université d'Aix-Marseille); Il fut ensuite publié dans l'ouvrage « **Système et Paradoxe, Autour de la pensée d'Yves Barel** », 1993, éd. du Seuil, pp 197 – 208. Le titre retenu par Y Barel est extrait du célèbre 'Principe N° 7' des 'Principe de la Nature ..' de Leibniz, principe que l'on reproduit en annexe.

grumeau qui eût ses raisons d'être plus gros qu'un autre, de se trouver là plutôt qu'ailleurs (même la différence ne fait pas la différence). On ne peut imaginer non-ordre plus parfait, entropie plus extrême, mort plus mortifère. C'est le rien dont on ne peut rien dire ni penser.

En revanche, et pour les *mêmes* raisons, on peut voir dans la soupe primordiale la réunion la plus complète de tous les possibles imaginables. Elle ressemble au vide de la pensée chinoise, ce vide qui est plein de toutes les avenues et les advenues qui se peuvent penser. C'est de l'avenir, de la dynamique, de l'énergie à l'état pur. Et quoi de plus complexe que ce qui n'a pas de limites concevables d'existence et d'action, pas de limites tout court, à vrai dire ? De l'image ou de la métaphore de la soupe primordiale, on fait sortir, vous le savez, de façon quasi démiurgique, la vie, hasard hasardeux ou hasard nécessaire, nécessaire parce que fruit du hasard, ou bien relevant forcément du hasard, puisque inévitable. On décrit l'irruption de la vie comme la première complexification intervenant dans la soupe primordiale, et de son fait. On n'a pas tort. Mais cette complexité amorcée est, tout autant, une simplification, puisque l'invention de la vie est un choix parmi les possibles, donc une diminution de leur nombre, de la capacité d'invention et d'adaptation du «système» primordial.

Bref, la soupe primordiale exprime à la fois une situation de simplicité maximale et une situation de complexité maximale. Comme ce fleuve du mythe indien d'Amérique du Sud, le chemin vers In simplicité et vers la complexité coule dans les deux sens à l.-i loi-, Et puisqu'il est question *des* sens du fleuve ou du chemin, il faut donner *du* sens à l'un ou à l'autre. Qu'est-ce que ça veut dire que le simple et le complexe s'enchevêtrent l'un dans l'autre ? D'abord, certes, que se pose la question «Pourquoi existe-t-il quelque chose plutôt que rien? », bien que et parce que la question inverse se pose aussi; ensuite et surtout, cela veut dire que le maximum de complexité n'est pas le complexe «pur», mais le complexe en relation avec le simple. Le complexe ne devient lui-même qu'en s'ouvrant à son contraire; il en va de même du simple, dont la vraie « finalité » est de tailler la route au complexe, devenant alors lui même ce qu'il favorise. La soupe primordiale n'est que l'expression métaphorique et paroxystique de situations que l'on rencontre tous les jours, dans lesquelles le simple et le complexe se font la courte échelle en créant de ce fait une dynamique tissée de leurs métamorphoses croisées. De l'identité-altérité qui les caractérise jaillit la question du sens, c'est-à-dire la question de savoir s'il est possible de se représenter de manière à la fois simple et complexe une « réalité » qui a l'air d'être à la fois simple et complexe.

II

Naturellement, il ne vous a pas échappé qu'il n'est possible de parler de la soupe primordiale comme d'une « réalité » à la fois simple et complexe qu'en se montrant très discret sur la *manière* dont on regarde cette « réalité » et, en particulier, sur le fait que cette manière peut évoluer, et évolue effectivement déjà dans les remarques ci-dessus. La soupe primordiale est simple pour autant qu'il est question de sa substance, de son contenu, de son apparence, bref, de son « être » en général. Elle devient complexe quand il est question de ce qu'elle peut engendrer, c'est-à-dire de son *action*. C'est la *même* caractéristique qui fait apparaître la soupe primordiale tantôt comme simple, tantôt comme complexe. Cette caractéristique est : puisqu'il n'y a *aucune* raison pour que les choses soient ainsi, rien non plus n'empêche qu'elles ne soient ou deviennent *autrement*. Le mouvement où tout est possible et rien n'est stable est

un des possibles que recèle nécessairement l'immobilité qui est bien autre chose, on le sait, que l'immobilisation. La « nature » de la soupe ne change pas, mais selon le point de vue adopté pour la regarder, celui de l'être ou celui de l'acteur, elle nous apparaît simple ou complexe. Il s'ensuit deux remarques.

La première est banale, même si parfois on en néglige la portée : la complexité de l'être et la complexité de l'agir sont deux choses différentes. Un être complexe peut agir de manière simple, ou inversement. Il est parfois possible d'adopter un comportement simple pour faire face à un problème complexe. Le comportement est simple de par sa nature ou son contenu mais, venant à bout d'un problème complexe, il fait de son auteur un être et un acteur lui-même complexe, si l'on convient qu'il y a de la complexité à maîtriser la complexité. Quiconque se souvient des lumineuses analyses de Simondon sur les systèmes abstraits et les systèmes concrets en sera d'accord sans doute : c'est en nouant le rapport le plus simple et le plus naturel avec son environnement, en entrant en phase avec lui pour ainsi dire, qu'un objet ou un sujet, dans de nombreux cas, se donne les moyens de maîtriser la complexité de cet environnement. La simplicité du faire et le respect d'une certaine continuité entre l'acteur et son milieu deviennent ici des opérateurs de complexité. Gardons ce mot de continuité en mémoire : il prendra son importance bientôt. Pour l'instant, retenons seulement que la simplicité n'est pas du seul domaine de l'être, et qu'on la retrouve au sein de l'agir, au service du complexe et, à vrai dire, métamorphosé en complexe de ce fait même.

La seconde remarque porte sur le fait que si l'on assimile ici la complexité à une sorte d'état maximal des possibles ouverts, ce n'est pas dans le but de donner « la » ou une « définition » de celle-ci, mais parce que l'on privilégie *une* préoccupation sous-jacente à toute discussion ou quête de la complexité. L'intérêt porté à l'éventail maximal de possibles ne fait que prolonger l'impression que peut nous faire un environnement capricieux, surprenant, inattendu, non maîtrisable, insécure, dangereux... Est alors complexe à la fois ce qui menace ou déstabilise, et ce qui permet de faire face à cette situation. La complexité est le problème et la solution du problème. Je sais bien qu'il y a d'autres façons d'aborder la complexité. Mais c'est celle-là qui m'intéresse, simplement parce qu'elle semble rejoindre une préoccupation contemporaine très forte, née de la perception d'un monde jugé, à tort ou à raison, beaucoup plus incertain, imprévisible, dangereux, non maîtrisable qu'il ne l'était auparavant. Incertitude et maîtrise de l'incertitude, voilà ce que je propose de réunir sous le chapeau de la complexité.

On a dit plus haut que le clivage entre le simple et le complexe est partiellement relié au clivage entre l'être et l'agir. Mais on a précisé aussi que le clivage vient du point de vue adopté, non du phénomène observé, lequel, dans la métaphore de la soupe primordiale, est *à la fois* simple et complexe. Vous savez que pendant longtemps, et peut-être encore un peu aujourd'hui, la science a mis tout son espoir dans la découverte des éléments ultimes de la matière, baptisés précisément éléments *simples*. Simple signifie ici : insécable, sans structure ou différenciation internes, d'une uniformité et d'une homogénéité absolues. C'est à partir de la simplicité de ces éléments que la science voulait retrouver la complexité de leurs arrangements. La « simplicité » de la soupe primordiale est d'un autre ordre : il peut y avoir des différences internes à la soupe, mais ces différences ne font pas la différence, elles ne font pas sens. Au fond, il reviendrait au même que la soupe primordiale fût réellement uniforme, homogène, sans différenciation interne, ou que l'on puisse y distinguer des « grumeaux », des « particules », etc. Dans les deux cas, celui de l'élément ultime de la science et celui de la soupe primordiale, il y a simplicité parce qu'il est impossible ou inutile de tenir compte de différences internes, soit qu'elles n'existent pas, soit qu'elles ne puissent faire sens.

L'élément simple de la science, en sa particularité, permet néanmoins de prendre une vue plus ajustée de

la complexité et de l'image que je vous en propose aujourd'hui. Cet élément est, par définition, distinct de ce qui l'entoure : il a un « corps », des limites précises, une identité discernable. Il est le numéro d'une nomenclature chimique, le corpuscule dans l'onde, la particule dans le champ, l'individu dans la foule... D'où la tentation très grande de se faire une idée de la complexité par contraste, le complexe étant alors le continu par opposition au discontinu, l'analogue contre le digital, l'illimité contre le limité... On voit bien que si l'on veut garder l'image d'une soupe primordiale qui est complexe en fonction même de sa simplicité, il faut renoncer à ce genre d'oppositions trop...simples. Une manière de voir plus concrètement ce qu'est la complexité est de qualifier les différences internes à l'objet ou au sujet complexe. Cette qualification, nous la tenons : est complexe ce qui est à la fois de nature continue et discontinue, analogue et digitale ; ce qui comporte un *intérieur et un extérieur*. La complexité est alors la mise en tension de ces pôles, dans une relation qui est à la fois de connivence et de conflit, allant jusqu'à l'exclusion mutuelle, mais pas jusqu'à l'éclatement du couple tensionnel. Je propose une formule simplificatrice : est complexe ce qui est engagé ou s'engage dans un processus permanent de production-destruction d'un clivage entre un intérieur et un extérieur. Est complexe ce qui, à la fois, reconnaît et nie l'existence de ce clivage. Soit un exemple parmi bien d'autres : la vision qu'a l'homme de lui-même. On pourrait dire que pendant longtemps, aujourd'hui encore peut-être, il a trempé et trempe dans la soupe primordiale. Il se particularise et *veut* se particulariser dans le monde, et il n'a jamais pu renoncer à une poussée très profonde en lui de perte de son moi dans le cosmos, d'identification au Grand Tout ou à ce qui peut en tenir lieu, d'auto dilatation à l'échelle de l'univers. Il veut fusionner avec eux, mais aussi il ne veut pas ou ne peut pas. Peut-être au départ de ce déchirement constitutif de l'homme y a-t-il la double expérience de la naissance et de la mort, accompagnées des contraintes biologiques, animales, familiales, sociales... qui font de chaque homme et de chaque femme un être en continuité-discontinuité indépassables avec le milieu. La prise de conscience de cette tension, la dramatisation qu'y apportent la mort et le mal, font qu'émerger la question du *sens*, c'est-à-dire la question de la maîtrise de cette tension. Le sens jaillit d'une forme de complexité, la fusion-séparation de l'intérieur et de l'extérieur, et, bien entendu, il nourrit ce qui le nourrit, c'est-à-dire reproduit, parfois en l'élargissant, cette fusion-séparation.

IV

Voilà des années, maintenant, que je m'intéresse à la production du sens, dans le cadre de ce que Castoriadis appelle le social-historique. Et voici qu'aujourd'hui ma curiosité rencontre la métaphore de la soupe primordiale, symbole de la fusion de l'extrême simplicité et de l'extrême complexité ou bien, mieux vaudrait-il dire, symbole de leur indistinction originelle. Cette métaphore, j'ai bien envie d'en extraire jusqu'à la dernière goutte savoureuse. D'abord en la redoublant : le sens est à la «réalité» qu'il commente et ordonne ce que la vie est à la soupe primordiale. Le sens est la vie du «réel». Métaphore peut-être moins littéraire ou verbale qu'il n'y paraît, car, après tout, il y a sans doute quelque relation concrète entre la vie et le sens, *via* ces créations vitales que sont le cerveau, *les* sens, l'intelligence, la spiritualité, l'affectivité, la mémoire. En tout cas, comme la vie, le sens fait apparaître la complexité dans ce dont il rend compte, en donnant du sens à la différence, en créant des récurrences, des noyaux stables, des reproductions prévisibles, de l'ordre enfin, là où, auparavant, l'immobilité et la mobilité s'indistinguent, faute de pouvoir s'opposer. En même temps, comme la vie, le sens appauvrit le « réel » et le simplifie puisqu'il constitue, par définition, le choix d'un possible ou d'un petit nombre de possibles dans la masse de tous ceux qui existent, une masse ainsi provisoirement ou définitivement expulsée hors du « réel » ou de la soupe primordiale.

C'est la première aporie du sens : agent de complexification (l'actualisation d'un possible *est* une complexification), enfant lui-même de la complexité (dans un univers où tout est possible et qui n'a donc pas de sens, l'émergence du sens est, qu'on le veuille ou non, l'un des possibles à prendre en compte), le sens est aussi agent et enfant de la simplification. La seconde aporie est qu'il hérite du caractère à la fois continu et discontinu, analogique et digital, de la « réalité » ou de la soupe primordiale. La production de sens est un jeu de fusion-séparation entre l'intérieur et l'extérieur de l'objet-sujet faisant sens (ayant du sens et produisant du sens). Le couple intérieur-extérieur se met ici à porter des noms nouveaux : autonomie-hétéronomie, autoréférence-hétéroréférence, immanence-transcendance. Enfin, la production de sens, comme la production de toute autre forme d'ordre au sein de la soupe primordiale, n'atténue en rien ce dont elle est issue et qu'elle croit combattre : l'incertitude principielle du monde, ce visage de la complexité quand il se confond encore avec celui de la simplicité. L'incertitude, au contraire, se fait plus pesante et présente dans un monde où l'ordre et la stabilité du sens et de la vie sont menacés par elle. C'est la troisième aporie du sens : facteur d'ordre et de stabilité, agent complexifiant parce que actualisation du possible, il lui faut se montrer capable d'affronter une incertitude d'autant plus menaçante et agressive qu'elle est entamée par l'œuvre de sens ou de vie. L'aporie vient de ce que, d'une certaine manière, le sens intensifie l'incertitude qu'il se propose de juguler.

En proie à ces apories, on comprend que la production du sens passe pour une stratégie complexe même lorsque, se trompant sur elle-même, elle se veut quête de la simplicité originelle ou finale. Pour ma part, j'aime mieux parler de stratégie paradoxale. Car, après tout, je ne suis pas sûr que la complexité ne soit pas le nom poli, un tantinet euphorisant, que se donne la paradoxalité du monde. Je fais semblant ici de vous parler de la complexité et du sens, mais vous n'êtes pas dupes : c'est du paradoxe et du non-sens que nous nous entretenons.

V

La question qui m'intéresse est de savoir si, quand et comment la production du sens se montre à la hauteur de ces apories, c'est-à-dire les maîtrise tout en les intériorisant. Ici, je vais me borner à quelques remarques sur le « comment ».

Savez-vous en quoi consiste ou consisterait un électrophone parfait? C'est ou ce serait, démontre Hofstadter, un électrophone impossible ou suicidaire. Seul en effet est parfait un appareil capable de reproduire *toutes les* vibrations, y compris les vibrations, interne ou externe, aboutissant à l'autodestruction de l'appareil. La perfection, ici, ne se trouve que dans la destruction et la mort. Petite pochade qui fait appel à une particularité fort importante du « réel », que Hofstadter désigne sous le nom d'isomorphisme. Il y a isomorphisme quand un objet ou un sujet, tout en subissant les transformations et métamorphoses les plus diverses et parfois les plus radicales, conserve toute *l'information* qu'il contient au départ, de sorte qu'il est théoriquement possible de retrouver l'objet ou le sujet originel, si les transformations effectuées sont réversibles. Les anamorphoses, métamorphoses et autres « aberrations », comme les appelle Jurgis Baltrušaitis, sont des isomorphismes en action : songez, par exemple, à la série célèbre qui fait du roi Louis-Philippe une poire, sans que la réversibilité soit certaine d'ailleurs, car il manque de l'information pour que n'importe quelle poire puisse devenir Louis-Philippe. L'isomorphisme total, dans un univers donné, suppose donc que toute ponctuation, discontinuité, digitalisation de cet univers est illusoire ou provisoire, puisque rien, au fond, ne diffère de rien. Un univers à la fois continu et discontinu, « corpusculaire » et « ondulatoire », comme celui que nous connaissons, suppose, d'une

part, l'existence d'isomorphisme (en particulier, l'isomorphisme des isomorphismes qui révèle la « ressemblance » de l'onde et du corps, du grain et de la paille du champ) et, d'autre part, le fait que ces isomorphismes sont, comment dire, relatifs, retenus, partiels, discrets dans le continu comme dans le discret. Un électrophone imparfait « mais bien vivant », si on me passe l'expression, admet d'être isomorphe à nombre de vibrations de l'environnement : car comment, sans cela, le bruit se ferait-il musique, la musique se produirait-elle, se communiquerait-elle, se conserverait-elle ? Mais son isomorphisme a des limites, elle écarte certaines vibrations, et ce sont ces limites qui, également, assurent le droit à la vie de la musique. L'isomorphisme bien tempéré, je le note au passage, est le trait saillant de la soupe primordiale qui, en l'actualisant, relègue au rang de simples possibles soit l'isomorphisme impérial du tout est dans tout et réciproquement, soit l'absence totale d'isomorphisme d'un univers peuplé uniquement de monades sans portes ni fenêtres. Ajoutons que, sans isomorphisme bien tempéré, il n'y a pas non plus d'incertitude puisque l'absence totale d'isomorphisme élimine toute incertitude et puisque l'isomorphisme total fait de l'incertitude pourtant bien réelle un objet non pensable et, à vrai dire, sans importance puisqu'il n'y a personne pour en profiter ni en pâtir.

La production du sens, comme stratégie paradoxale, stratégie de maîtrise de l'incertitude, mène sa guerre ou sa guérilla en utilisant, entre autres choses, une tactique de *mimétisme* de son « adversaire ». Elle se coule, elle se love dans les vêtements de l'isomorphisme, cet isomorphisme bien tempéré qui crée le paradoxe du continu-discontinu, du digital-analogique, de l'intérieur-extérieur. Elle *redouble* le paradoxe et, ce faisant, elle le maîtrise. Elle vainc, exorcise ou neutralise ce qu'elle combat en l'imitant. Je ne vous apprend rien en vous rappelant que le fait de redoubler sous la forme d'un acte volontaire ce qui s'analyse comme un événement inéluctable, change parfois le fond des choses. Le héros de la tragédie grecque est un héros précisément parce qu'il annexe à sa volonté libre ce qui relève du Destin et de la Fatalité. Ajax qui sait que sa mort est sa défaite, se suicide et, par là, transforme sa défaite en victoire, sa mort en vie posthume ; les « primitifs » qui mettent à mort leur roi entendent par là non seulement protéger l'immortalité de leur société, mais aussi assurer celle du roi lui-même, etc.

La stratégie du sens consiste donc, entre autres choses, à superposer à l'isomorphisme bien tempéré du monde son propre isomorphisme bien tempéré. Concrètement cela signifie que le sens repose sur une ruse principielle : il trouve de la ressemblance quand il faut en trouver, mais dans des conditions telles que le discours garde toujours la possibilité d'être à distance de ce qu'il dit, suggérant, à voix basse, qu'il ne faut pas être dupe de la ressemblance ; il en va de même du traitement de la dissemblance. Le jeu du sens hiérarchise les niveaux et brouille, à l'occasion, cette hiérarchie en montrant que les niveaux séparés sont totalement ou partiellement confondus. L'extérieur et l'intérieur s'emboîtent et se déboîtent, la figure et le fond entrent en giration, les hiérarchies s'enchevêtrent...

Ce jeu du sens utilise deux outils de base : le symbole et la métaphore. Ces outils sont extraordinairement puissants : ils créent des cheminements, des analogies, des passerelles, là où il n'y a peut-être rien ; ils créent la « réalité » de ce qu'ils métaphorisent ou symbolisent, parfois avec l'aide d'« évidences » fonctionnant comme des verrouillages de la vérité métaphorique et symbolique sur elle-même ; mais, en même temps, le mode métaphorique-symbolique a cette faculté sublime de laisser fonctionner le doute au sein de la certitude, sans détruire la certitude. Prenons un exemple : même le plus crétin des Romains hésite sans doute à prendre au sens littéral l'affirmation de la divinité de l'empereur. Il sait que c'est une métaphore, une image, une manière de parler...

Et pourtant, ce à quoi il ne croit pas, il y croit d'une certaine façon. Après tout, il est vrai que l'empereur est Dieu, puisqu'il est vrai que l'empire est grand et présente quelque chose de « surhumain ». Le Romain fait donc comme si. Et nous donc !

L'émergence de la pensée chrétienne est un superbe exemple de la puissance créatrice du mode métaphorique-symbolique. Au départ on a des bouts d'idées ou de croyances, un bric-à-brac multiculturel et multi temporel : une vraie soupe primordiale où trempent un peu de logos emprunté aux Grecs et déjà bien arrangé (par le juif Philon, par exemple), l'idée qu'il arrive au divin de s'incarner ou de se manifester aux hommes, l'idée contraire que Dieu est loin de tout et proprement incompréhensible, la peur et l'espoir de la fin du monde, l'envie de salut qui taraude la plupart des hommes du temps, etc., etc. Sur ce matériel hétéroclite s'effectue un travail de *bricolage*, au sens Lévi-straussien du terme, qui va prendre trois ou quatre siècles, mais au terme duquel surgit un produit fini de toute beauté : une christologie associée à un dogme de la Trinité, sorte d'outil universel de prise du sens, dont le réel pouvoir de conviction n'est nullement affecté par la claire conscience, dès l'époque, que l'outil a quelque chose *d'impossible* (il demande que l'on croie à l'incroyable, et il le fait au nom d'un « mystère » qui se dissipe presque, du fait même qu'il est articulé comme mystère). La subtilité humaine déployée dans ce travail de bricolage est prodigieuse ; l'économie de moyens est étonnante, reposant sur quelques métaphores indéfiniment reprises, celle de la lumière principalement, celle de la source, celle du feu, celle du miroir et de l'image.

Je n'ai pas parlé de bricolage par hasard. Chez Lévi-Strauss, on le sait, le terme désigne la façon dont s'y prend la pensée sauvage pour fabriquer ses mythes. Le mythe, ancien ou moderne, m'apparaît finalement comme l'une des armes incontournables de la maîtrise de la complexité. Nous aussi nous avons notre cimetière de vieilles idées, de systèmes démembrés aux parties vivaces, de bouts de concepts, de peurs locales, d'envies universelles. Peut-être prenons-nous cette zone dévastée de la pensée humaine pour de la complexité, alors qu'elle n'est qu'une soupe à nouveau primordiale dont la simplicité nous terrifie, en attente de bricolage et de bricoleurs.

Yves BAREL, 29 avril 1989

ANNEXE (Ndlr) Sur l'origine du titre de cette étude

" *Leibniz, Principes de la nature et de la grâce fondés en raison : Principes de la philosophie, ou, Monadologie* , 1714, .texte du Principe N° 7

§ 7. « Jusqu'ici nous n'avons parlé qu'en simples *physiciens* : maintenant il faut s'élever à la *métaphysique*, en nous servant du *grand principe*, peu employé communément, qui porte que *rien ne se fait sans raison suffisante*, c'est-à-dire que rien n'arrive sans qu'il soit possible à celui qui connaîtrait assez les choses de rendre une raison qui suffise pour déterminer pourquoi il en est ainsi, et non pas autrement. Ce principe posé, la première question qu'on a droit de faire sera : ***pourquoi il y a plutôt quelque chose que rien ?*** Carle rien n'est plus simple et plus facile que quelque chose. De plus, supposé que des choses doivent exister, il faut qu'on puisse rendre raison *pourquoi elles doivent exister ainsi*, et non autrement. »

